

Bruno Krebs

LA TRAVERSÉE  
NUE

Fragments



## DU MÊME AUTEUR

TOM-FLY, LE PIRATE, *roman*, Climats, 1996

L'ÉMISSAIRE, *roman*, Climats, 1997

RAISON PERDUE,  *récits*, Deyrolle, 1996

LE FESTIN DE VASE,  *récits*, 00h00, 1998

DANS LA NUIT DES CHEVAUX,  *récits*, Gallimard, L'Arpenteur, 2003

LA MER DU JAPON,  *récits*, Gallimard, L'Arpenteur, 2004

CHUTE LIBRE,  *récits*, Gallimard, L'Arpenteur, 2005

BILL EVANS LIVE, Gallimard, L'Arpenteur, 2006

*L'Arpenteur*

Collection dirigée  
par Gérard Bourgadier



Bruno Krebs

LA TRAVERSÉE  
NUE

*Fragments*

GALLIMARD | L'ARPEUTEUR

L'auteur tient à remercier la revue *Théodore Balmoral* pour son indéfectible soutien et la publication (n° 55) de huit de ces fragments, dans une première version, ainsi que la revue *N 4728*, qui a publié trois autres de ces fragments, également modifiés depuis.

© Éditions Gallimard, 2009.

Extrait de la publication

En ce pays de collines bleues et grises  
leurs forêts  
leurs nuages également  
un pays bien reposant sous la pédale  
une descente finit toujours par s'amorcer  
un moment donné  
un instant de pause dans le grand vent  
qui chatouille les sapins  
qui éponge les nuages là-bas  
tout près  
pays froid mais pas glacial  
désert peut-être pas complètement  
où rien absolument rien  
n'oblige à s'arrêter  
ni spécialement  
à continuer

\*

Bombay, Bombay elle ne parle plus que de Bombay  
il n'y en a plus que pour Bombay

Moi aussi maintenant Bombay m'obsède  
au moins autant qu'elle  
mais Bombay on en est loin  
le Nil en revanche il est là  
très profond  
déjà au port, et puis du haut des quais maintenant  
dix, quinze mètres plus bas, berges empierreées  
presque verticales  
ponctuées d'étroits escaliers  
le Nil  
large évidemment, mais ici très profond surtout  
et très bleu  
incroyablement bleu  
Le soleil en fin d'après-midi décline  
les berges, leurs murailles projettent une frange d'om-  
bre violette qui se brise, s'enflamme soudain bleue,  
cobalt même dans le lit encore éclairé par ce soleil,  
ample drap, bannière, ciel de lit bleu liquide d'où émer-  
gent des têtes — les nageurs  
Les Nilotes, les Cairotes aiment se baigner  
dans leur fleuve  
sa couleur sans doute les illusionne sur la qualité de  
l'eau, douteuse, à moins qu'ils ne s'en moquent, sachant  
y puiser une jouvence, une fraîcheur rituelle journa-  
lière  
je devine pas mal de vieux grassouillets  
blancs, farineux dans la lumière ensoleillée  
ils nagent plutôt bien pour leur âge  
économisent leurs forces avec le courant  
dérivent comme des canards  
brassent doucement, posément  
le flot, ses vaguelettes de saphir étincelant



À les suivre j'ai prolongé ma promenade  
jusqu'à ce quartier neuf  
où le vent se fait plus franchement sentir  
Les gens peinent à fermer leurs portes, leurs fenêtres  
style moderne, murs roses et toits en tuiles de villas  
manifestement conçues pour d'aisés étrangers  
lesquels s'arc-boutent, pantalons blancs flottant  
raquettes de tennis sous le bras  
éternuant dans les bourrasques  
Un magasin fait tabac, souvenirs et primeurs  
cartes postales oui, mais photos de vrais Égyptiens  
pas comme dans la vieille ville  
pêcheurs dans les marais, pêcheur et pêcheuse  
elle en fichu, longue barque noire, appuie le menton  
sur son épaule à lui, effleure sa joue, sa joue creuse et  
mal rasée l'effleure d'un baiser, leurs visages cuits par le  
soleil miroitant des marais  
il sourit, elle aussi, fichu à fleurs blanc et noir

Plus loin — j'avance toujours, pas léger, mais rapide  
avec le vent le sable gagne, le sable blanchit  
je continue, aveuglé, abruti un peu  
par tant de lumière et de brise  
quand rouvrant les paupières je découvre l'eau devant  
à droite et à gauche  
eau bleue toujours, du Nil toujours  
mais à portée de main cette fois, de pied  
le sable longue langue de sable qui se rétrécit  
sable et coquillages blancheur de sel  
entre les eaux bleues  
Un panneau bilingue, militaire sans doute  
signale une interdiction

En face, mais vraiment loin : des montagnes  
versants abrupts creusés, côtelés de sillons cendreaux  
noirs ou bruns, découpent l'azur — Alexandrie  
Je me retourne  
Le vent, un semblant de marée aura gonflé le flot  
coupant ma retraite  
des vagues se chevauchent, même  
entrechoquent leurs crêtes  
tant pis je serai trempé, je nagerai, si nécessaire  
Cristal bleu les rouleaux m'éclatent à la figure  
comme pour jouer, rire  
et faire peur à la fois

Bombay j'aurais pu me douter qu'il fallait un visa  
Le mien périmé insistent-ils, des formalités s'imposent  
Je m'attendais à patienter, faire la queue bien sûr  
mais ici les choses se déroulent différemment —  
les gens sont pressés  
Ils n'ont pas que ça à faire, aller à Bombay  
Même dans la queue ils se pressent, se déplacent  
assez vite, assez énergiquement pour se bousculer, même  
les femmes, surtout les femmes entre elles, même les  
vieilles  
après quoi portes ouvertes il faut pousser assez fort  
prendre la bonne file ou dévier à temps  
quand guichetiers, guichetières sans vitres se lèvent  
pour leur pause café, pipi ou sandwich  
aussitôt remplacés par d'autres mais à d'autres guichets  
auparavant fermés, tant la ligne des guichets s'allonge  
vieil acajou ciré, foulards colorés, chemises neigeuses  
maquillages de déesses  
Je tombe sur une fille très gentille, très attentive  
mais hélas, elle s'apitoie, je n'aurais pu choisir

plus mauvaise période — février  
plusieurs semaines pour un visa, surtout Bombay  
vous pensez bien  
Bombay

\*

En Russie j'y suis  
j'y suis arrivé je ne me pose pas la question comment  
ni pourquoi à quoi bon mais c'est vrai qu'il fait froid en  
Russie, je n'avais pas réalisé qu'on était en Russie tant  
d'événements se passent ici, pas la nuit polaire mais  
peut-être bien Pétersbourg ou plus haut, je dis cela pas  
pour la neige ni le froid uniquement mais la lumière, le  
manque de lumière, même l'électricité peine comme s'il  
lui manquait un gaz nécessaire, l'oxygène par exemple,  
une grande ville pourtant, deux opéras, des salles de  
concerts, des tunnels et un fleuve, tout à fait gelé natu-  
rellement, les réverbères l'embrument comme un grand,  
très grand boulevard, l'autre rive invisible bien sûr, et la  
moitié des ponts vacillant dans la nuit flottent, tout  
presque invisible ici sans les Russes pour nous guider  
on ferait quoi

et encore même ainsi chaperonnés

les autres ils ont concert je crois, mais moi je ne sais  
si je l'ai su, si quelqu'un m'a dit ce que je faisais là en  
Russie, à part m'inquiéter de tout et de n'importe quoi,  
pour m'endormir puis me réveiller

loge, fauteuil, strapontin

les brasseries servent des huîtres et du caviar

jusque-là tout est normal, les harengs pareil

j'ai bien cherché la Baltique mais rien vu rien senti

on bouge, pourtant, cette ville assurément immense

et pas une banlieue  
quant aux femmes depuis le temps qu'on me parle  
des femmes  
si belles le froid la nuit grise, trop belles  
ma poitrine givre  
en Russie je ne veux pas rester toutes ces ombres  
leur blancheur  
quel chagrin la Russie

\*

D'entre les morts tous revenus plus pâles  
mais plus dorés  
sous les bulbes d'Alexandre-Nevski  
nous peinons à reprendre contact, à parler  
mais les sourires pointent spontanément  
Au Doma nous avons commandé de la vodka, des  
blinis, du champagne même, lui translucide presque  
blanc son sourire je vois le ciel à travers, et les heures  
passent en frôlements d'ailes, dans la nuit, la grande  
clarté nocturne des avenues  
Plus tard nous avons participé à une fête, un cortège  
musical beaucoup dansaient malgré le froid  
piétinaient la neige aussitôt recouverte  
et puis des coups de feu  
 Brusques mouvements de foule  
la police ou l'armée, ils avaient évacué un collège  
les étudiants dans les rues  
lui son grand manteau, chapeau à large bord  
si pâle, si gai  
le fleuve gelé nos joues fouettées par la neige  
le roulement de l'artillerie quelque part vers l'est

\*

Là ce soir non je ne pense pas prendre le train  
plus de train ce soir  
j'aurais dû m'y prendre plus tôt  
pour quitter cette ville  
où rien ne me retient  
dont j'ai oublié jusqu'au nom  
mais il devient malaisé d'aller quelque part  
quand on ne sait pas d'où l'on part  
Quelque chose quand même me dit  
faudrait y aller  
dès ce soir, dès cette nuit, aller à la gare  
y attendre le prochain train  
je suis certes mal préparé, peu habillé pour un voyage  
et démuné de tout bagage  
enfin, j'ai de l'argent  
beaucoup d'argent même, le croiriez-vous  
dans mes deux poches  
des Richelieu, des Henri IV, des Colbert —  
vieux, très vieux billets  
je voulais me rendre à la banque  
les échanger contre des neufs  
m'acheter le billet de train avec  
mais certains sont faux —  
Affreusement faux m'a fait poliment remarquer  
le caissier :  
découpés dans des livres, de vieux livres de comptes  
et d'histoire  
De règlements de comptes ?  
Certains dépeignent une ferme solitaire  
d'autres un naufrage

bateau noir échoué, brisé entre les rochers  
les nuages noirs  
les gens venus aider  
Et j'ai d'autres choses encore dans mes poches  
qui me serviront encore moins, en train ou après  
Quand même je voudrais bien partir  
ici je ne connais personne  
là-bas il en ira peut-être autrement  
les trains réservent des surprises  
les contrôleurs par exemple — et les bandits  
les bandits c'est comme des clochards  
en plus méchant  
il faut tout leur donner  
Mais moi je veux bien tout donner  
pourvu que le train roule  
que le paysage recule, que les champs  
les forêts dans la nuit fuient  
avec les oiseaux ouvrent leurs ailes bleues  
Maintenant j'y pense, à force d'y penser  
de marcher sur ce boulevard ignorant  
quelle direction prendre, pas même celle du vent  
qui tourne, retourne les feuilles des platanes :  
on m'a peut-être bien parlé d'un train après tout  
et de son horaire de départ  
Il demeure même possible, après tout pourquoi pas  
que ce train je l'aie déjà pris hier, ou avant-hier  
que cette ville-ci soit la destination  
ou une étape au moins d'un voyage déjà entamé  
que j'arrive de la gare, et non d'un hôtel  
d'une pension ou d'une maison  
oui, une étape où j'aurais quelques heures à tuer  
marcher, tâchant de ne pas perdre mes repères  
le chemin de la gare

Mais, en ce cas, mon échec me paraît  
d'autant plus flagrant  
D'ailleurs les gens vont tous en voiture ici  
et même à pied  
ne semblent pas près de prendre un train  
Normalement des panneaux signalent la gare  
la cathédrale, le centre-ville  
les parkings  
ici rien  
alors  
soit la gare leur est évidente, tellement évidente  
qu'elle se passe de toute indication  
soit elle se terre abandonnée  
au fond d'un coupe-gorge  
où quelques wagons croupissent dans leur rouille  
Ainsi m'est venue cette idée fantasque  
un train unique  
désert, non annoncé  
qui partirait entre chien et loup  
sans un coup de sifflet

\*

Là où je suis  
Stoppé déhanché pied à terre  
l'autre sur la pédale droite  
Au sommet de cette colline  
En face, autre colline, toute proche  
Ciel sans ciel, sans profondeur ni éclat  
Bleu gris presque éteint  
En face, aux coins, aux franges latérales de l'horizon :  
colline de cendre mauve, bois d'encre, sapins  
grands sapins bleu noir serrés denses

En face exactement, la route remonte droite, raide  
acier mat  
Il a plu peut-être mais ne pleut plus  
le vent doux sèche tout  
À gauche en bas, une autre route, un panneau  
je ne lis pas bien — une ville apparemment  
seize kilomètres, je crois  
Cette route-là longe le vallon — le creux  
puis remonte elle aussi  
Pas la nuit encore, pas tout à fait  
Plutôt l'orage, sans la foudre

\*

Dans cette ville rien ne se passe, rien ne m'arrive  
Les gens s'ils parlent je n'entends rien  
ni leurs souffles ni leurs pas  
Je suis au centre, de quelque chose  
de moi-même peut-être  
Pas d'inquiétude  
les murs, la nuit, les boulevards —  
rien ne bouge vraiment  
Moi seul tourne doucement, pas en rond  
mais en spirale  
Parking, église, sens interdit  
les pavés luisent sans pluie, les arbres s'égouttent  
dans le halo des réverbères  
des enseignes malgré la fermeture  
Quelque chose comme des gens, d'autres gens  
des rues, d'autres rues  
et puis la mer qui sait, plus bas  
le gris de la mer peut-être



\*

Beaucoup de monde devant les deux guichets  
je demande au vieux vous aussi vous faites la queue  
oui bien sûr alors je m'aligne sagement  
toute façon quand part le train je n'en sais rien  
puis d'un coup je relève mes yeux un temps perdus  
au fil du carrelage

car voici qu'un guichet se libère tout à fait libre et  
dégagé avec son guichetier ou guichetière, je ne vois pas  
encore très bien à cette distance, l'œil encore troublé  
par le motif du carrelage

alors mettons guichetier, quitte à repréciser plus tard  
si l'horaire impartit le permet, guichetier qui sourit, me  
sourit à moi

oui me fait signe de la tête que j'avance  
que clairement j'énonce ma requête pour où

Amsterdam, j'articule pris de court, cherchant à rallier  
quelques idées moins confuses, Rotterdam je précise,  
puis rectifie Den Haag, ou La Haye, c'est-à-dire que je  
change, suis supposé changer à Den Haag n'est-ce pas,  
pour aller à... Elvieser

Elvieser ? La guichetière hausse un sourcil.

Et vous épelez ça comment, Elvieser ?

Elvieser... Ou Eldzineere... Enfin, il faudrait vérifier...

Vous savez, il y a longtemps que je n'y suis pas allé...

C'est loin, quand même, là-bas... Non ?

Elle opine, par empathie

Moi je fais des efforts

visuellement j'essaye de conjurer

les panneaux, les lettres, deux, trois gares, pas plus

mais vrai, long voyage jusqu'à Eldvenseer

ciel bandé souvent de rose

écharpé par les lampadaires parallèles aux quais  
Elvenzier gare tranquille, violette, comme baignée  
par un lac tranquille, silencieux  
une vapeur de lac silencieux  
Pas un terminus Edzvernee, mais pas loin  
plus très loin du terminus  
et fragile, sensible à la neige  
vite étouffé par les chutes de neige  
tapis bleu pâle sous le ciel rose très pâle  
Oui, Den Haag, pour le changement  
ça je me rappelle  
et puis Edvirdnoord, enfin quelque chose comme ça  
Bien, opine le guichetier, inutile de s'affoler  
nous allons regarder ensemble  
Le type, le vieux de tout à l'heure, je ne sais pas si  
vous vous rappelez, il a pris la mauvaise file se retrouvant  
derrière moi ne ronchonne pas vraiment, s'intéresse même,  
au début —  
s'impatientera plus tard, quoique assez vite  
Le Chaix ne donne rien (elle a chaussé ses lunettes,  
c'est une guichetière, on ne reviendra plus là-dessus)  
— Essayons le Larousse  
(ils ont des accointances avec Larousse, aux Pays-Bas)  
Elle ouvre un gros volume cartonné rouge — à la  
lettre E  
De mon côté je tente le H, pour La Haye, au cas où  
Mais il y en a des pages, illustrées de photos en noir et  
blanc, ou reproductions de peintures plutôt, de batailles  
avec croisés en armure, on dirait Constantinople —  
vous savez je lui confie à la guichetière, La Haye c'est  
très important comme histoire, ils ont même été à  
Constantinople je crois, se battre là-bas, conquérir des  
trésors, mourir sous les remparts

Elle soupire — bon, eh bien oui en effet, un billet  
pour Den Haag, je ne puis guère vous proposer mieux  
Le train part dans un quart d'heure  
et j'ai du monde encore à servir  
La mémoire vous reviendra peut-être durant le voyage

\*

La Hollande en Hollande  
ils font voler des dirigeables  
pas de tulipes l'hiver  
les prairies les plages  
marée basse marée haute et toujours les dirigeables  
Cette nuit j'ai beaucoup pensé à la mort  
j'ai eu très peur  
mon visage grimaçait sa peur  
dans le grand miroir de la nuit la mort  
et mon corps et mon cœur aussi avaient peur  
mes muscles se tendaient sur mes os  
non je ne tremblais pas  
mon corps en momie genoux repliés sous le menton  
j'attendais la mort j'avais si peur  
ne pouvais bouger ni hurler  
seulement grimacer  
pourtant ce ciel de Hollande ce ciel d'hiver fleuri  
levant la tête j'ai vu le grand dirigeable  
ses reflets sur la mer froide  
toute la ville pavoisée les digues et les églises  
les nuages en écharpe les voitures décapotables  
et le vent dans les joncs jaunes l'eau bleue  
si pâle et claire  
j'ai commencé à grelotter à rire fixant le dirigeable  
et les digues et les nuages

grelotter plus vraiment la mort même gelé  
même en Hollande

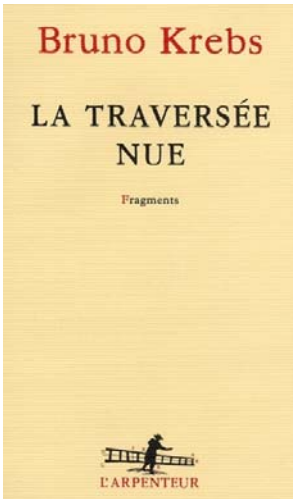
\*

Des plages comme ça j'en ai vu d'autres  
les gens là-bas ombres fines  
pêchent la crevette sur les bancs de sable  
je pourrais les rejoindre

Tout le monde a disparu on dirait  
Le flot sent fort  
il s'agite  
Je vais regagner le rivage moi aussi mais par où  
le banc de sable avec les gens a disparu  
dans la brume et sous les eaux, le jusant  
monte vraiment très vite, j'ai les genoux mouillés

Une fille à cheval surgit du brouillard  
au petit galop cherche un passage  
plonge dans les trous jusqu'au poitrail  
martyrise la bouche de l'animal qui renâcle furieux  
tente de prendre la main  
Enfin ils trouvent terrain plus ferme, émergent  
puis disparaissent eux aussi  
dans le brouillard je ne sais pas  
rien n'entrave ma vision vraiment  
mais les falaises, la côte  
non je ne distingue rien de précis  
plus clair ou plus sombre  
que ces eaux grises en tous sens hachées  
par une brise à peine sensible  
brise de mer comme on dit

en abordant ce carrefour immense  
pas le bout du monde mais sûrement plus bien loin  
je lui annonce, relisant une énième fois mon papier  
(elle conduit)  
Aucun doute, nous avons rendez-vous par ici  
c'est indiqué  
sous le garage ESSO  
Tu vois quelque chose, toi ?  
Le carrefour un fer à cheval je dirais, un rond-point  
mais une seule et large entrée, la nôtre très large  
au milieu rien qu'une vaste esplanade ronde et nue  
dalles mouillées de gouttelettes, le brouillard  
autour, au loin des formes peu précises émergent  
se découpent puis fusionnent  
des bâtiments blanchâtres, grisâtres  
parkings aériens, entrepôts, douanes  
conserveries peut-être  
et puis au-delà dans un creux, ce long  
très long navire qui semble avancer, lentement  
Un pétrolier, je murmure, intimidé par le silence  
l'énormité du navire qui glisse sur son rail liquide  
flots indistincts, immergés dans le brouillard  
seule l'enseigne ESSO palpite rosâtre  
masque encore l'arrière du colosse  
au-dessus du garage  
ouverture béante, rampe plus sombre que la grisaille  
du rond-point  
du brouillard accroché à l'asphalte trempé  
voilant le ciel absent  
mais pas le navire qui lentement progresse  
tout doucement s'éloigne vers le large  
s'efface dans le brouillard



# La traversée nue

## Bruno Krebs

Cette édition électronique du livre *La traversée nue*  
de *Bruno Krebs*

a été réalisée le 23/01/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en janvier 2009 (ISBN : 9782070122684)  
Code Sodis : N02402 - ISBN 9782072024023